

4.

Les relations passionnelles entre Grecs et Allemands¹

Jean-Noël Jeanneney : Parmi les sinusoides débridées que connaissent, au gré des immédiateurs qui se bousculent, nos opinions publiques, l'une spécialement suscite la surprise et appelle l'analyse : celle qu'a connue, ces derniers temps, l'image de la chancelière allemande. Sa réaction généreuse à la crise actuelle des migrants lui a donné, soudain et pour un temps au moins, une aura sans pareille, en tout cas à gauche et au centre. Mais il suffit de remonter avant l'été 2015 pour retrouver la même Angela Merkel fustigée pour la dureté dont on la taxait, elle et son ministre des Finances Schäuble, à l'égard de la Grèce en désarroi. C'est sur cet épisode que, ce matin et pour l'instant, nous allons nous arrêter. Entre Berlin et Athènes, les tensions ont été extrêmes, reflétées dans les médias, et il ne faudrait pas grand-chose pour qu'elles renaissent, parmi les immenses incertitudes helléniques. Je vous propose de mettre en lumière, ce matin, la complexité historique des relations entre ces deux peuples, avec tumultes et passions, en remontant d'abord au XIX^e siècle, puis en concentrant l'attention sur le temps du nazisme et de

1. *Concordance des temps*, France Culture, 19 septembre 2015, « L'Allemagne et la Grèce ».

la Seconde Guerre mondiale, et sur la façon dont les comptes n'ont pas été soldés par la suite. Johann Chapoutot, professeur à la Sorbonne, brille parmi la nouvelle génération des historiens, et il nous a donné récemment, entre autres, un livre important sur les relations entre le nazisme et l'Antiquité. Par conséquent il est devant moi ce matin.

Johann Chapoutot, bonjour. Je viens de vous faire entendre, vous l'avez sûrement reconnue, *Les Enfants du Pirée*, cette chanson de Mános Hadjidákis, composée en 1960, pour le film de Jules Dassin, *Jamais le dimanche*, considérable succès interprété par Mélina Mercouri qui avait accepté de la chanter en allemand. Comme quoi, il circule entre ces deux peuples bien des mouvements complexes...

Johann Chapoutot : C'est une chanson intéressante, parce qu'elle montre que les Allemands ont découvert, dans les années 1950 et 1960, la Méditerranée par un phénomène de tourisme de masse, qui leur a permis d'entrer en contact avec ces pays et notamment avec la Grèce. Dans cette chanson, on entend un folklore touristique assez kitsch, assez commun sur Le Pirée, sur la Grèce, mais on a aussi ce mot important de *Sehnsucht*.

Jean-Noël Jeanneney : C'est-à-dire ?

Johann Chapoutot : *Sehnsucht* est un mot assez intraduisible en français, qui fait référence à une forme de nostalgie, de quête qui est promise à la déception par essence.

Jean-Noël Jeanneney : Apparaît, sous-jacente, la mémoire du moment où les Allemands, pendant la guerre, avaient bombardé le port du Pirée.

Johann Chapoutot : Un épisode tragique dont parle d'ailleurs Goebbels dans son Journal. Il dit que les opérations militaires en cours au printemps 1941 sont un traumatisme pour Hitler lui-même ; ils en ont parlé ensemble. « Athènes, c'est

La Mecque pour le Führer » – je cite Goebbels de mémoire. Les bombardements du Pirée n'ont donc pas été une décision facile à prendre.

Jean-Noël Jeanneney : Cette ambivalence des relations entre les Allemands et les Grecs va sous-tendre toute notre conversation, ce matin, Johann Chapoutot. Peut-être, d'ailleurs, peut-on avoir l'impression qu'on la retrouve dans le comportement de la chancelière Angela Merkel, ces temps-ci, avec ce contraste apparent entre son comportement d'avant l'été et celui d'aujourd'hui.

Johann Chapoutot : Le mot d'« ambivalence » que vous employez est juste. Les observateurs étrangers n'y comprennent plus rien : on a d'un côté une attitude très dure vis-à-vis de la Grèce de la part de Mme Merkel et de son ministre des Finances Wolfgang Schäuble et de l'autre côté cette image incroyable de celle que les réfugiés appellent désormais *Mama Merkel* ; cette femme qui est appelée avec dérision, une dérision affectueuse, par les Allemands *Mutti* est devenue *Mama Merkel* pour les réfugiés.

Jean-Noël Jeanneney : Vous pouvez trouver une unité entre ces deux comportements ?

Johann Chapoutot : L'unité, c'est la règle et le respect de la règle. Nous n'allons pas revenir sur la culture protestante d'Angela Merkel, mais cela joue tout de même dans son cas. La règle est simple et elle doit être appliquée à chaque fois : un pays doit payer ses dettes – c'est sa ligne à l'égard de la Grèce même si elle a pu l'aménager –, l'effort de solidarité doit être réparti entre les différents pays européens selon des quotas – ça doit être une règle de solidarité commune – et par ailleurs, autre règle fondamentale, l'accueil imprescriptible des réfugiés qui sont en situation d'urgence. Mme Merkel a tenu, il y a quelques jours, une conférence de presse histo-

rique avec Werner Faymann, le chancelier autrichien, où elle a dit : « S'il faut maintenant s'excuser parce que l'on aide des gens qui sont en situation d'urgence, ce n'est plus mon pays. » C'est une parole très ferme de la part de Mme Merkel, qui est connue pour avoir un discours très tempéré – voire insipide lui reproche-t-on souvent –, mais je trouve que cette déclaration-là la rapproche très clairement d'un de Gaulle en 1940 ou d'un François Mitterrand en 1981, lorsque ce dernier prend le risque de perdre l'élection présidentielle sur le principe de l'abolition de la peine de mort. Là, Mme Merkel prend des risques énormes en termes de popularité, en termes politiques, en disant : « Il y a un principe sur lequel on ne transige pas, quelqu'un qui a besoin d'être aidé doit être aidé. »

Jean-Noël Jeanneney : Ces comparaisons me paraissent constituer un hommage à la chancelière. On est loin, en tout cas, vu de Grèce, de ces journaux qui la montraient, avant l'été, avec un casque à pointe – il y en a même eu en France –, selon des caricatures que l'on a pu trouver plus que malvenues. On la montrait, dans la presse d'Athènes, avec une petite moustache... On en est loin.

Johann Chapoutot : On en est loin, mais il ne s'agit pas de céder à une forme d'angélisme béat. La politique allemande, en matière budgétaire et économique, est très contestable. Cela dit, ce que fait le gouvernement allemand – j'entends la chancelière et le vice-chancelier puisqu'il y a une grande coalition entre SPD et droite – concernant la politique d'accueil des réfugiés met tout le monde d'accord au plus haut niveau de l'État. On a donné, il y a quelques années, le prix Nobel de la paix à Barack Obama – on se demande encore pourquoi –, on parle désormais de le décerner à Angela Merkel. Je pense que ce prix Nobel de la paix, elle le mérite très clairement.

Jean-Noël Jeanneney : Je voudrais maintenant que nous revenions en arrière, et ce sera d'ailleurs notre manière de montrer à quel point les relations entre Grèce et Allemagne ont été complexes, et parfois contradictoires. Il y a eu un grand moment de philhellénisme en Allemagne, au XIX^e siècle – disons plutôt au tournant du XVIII^e et du XIX^e – avec le romantisme et l'époque des premières fouilles allemandes.

Johann Chapoutot : Cela remonte même à une période antérieure, en l'occurrence à la Renaissance et à la Réforme, lorsqu'un Luther se révolte contre Rome et contre le catholicisme latin, contre l'Ouest et contre le Sud, et lorsque la Réforme allemande choisit d'étudier la langue grecque. Il faut voir que Luther ainsi que son grand ami et successeur, Philippe Mélanchthon – qui s'appelle Schwarzerd et qui est hellénisé en Mélanchthon –, professeur de littérature grecque, de théologie à l'université de Wittenberg, ont beaucoup réfléchi sur la langue grecque pour créer la langue allemande. On dit souvent que la langue allemande a été créée grâce à la connaissance qu'avait Luther du latin, qu'il parlait et lisait couramment comme docteur en théologie, mais il faut voir que les structures que Luther confère à sa traduction de la Bible en langue allemande sont directement inspirées du grec.

Jean-Noël Jeanneney : On peut aussi citer le grand philologue Guillaume von Humboldt, qui était à la fois diplomate et savant, et qui écrivait à son ami Friedrich Wolff, en janvier 1796, à l'occasion d'une discussion sur la *Poétique* d'Aristote : « Je voudrais appeler la langue grecque la langue la plus accomplie d'un point de vue sensible, mais la langue allemande est, selon moi, celle qui lui est le plus semblable. » Voilà bien un rapprochement intéressant du point de vue qui nous occupe. « Peut-être même pourrait-elle être désignée, non sans raison, comme la langue la plus humaine et, si je ne me trompe pas, cette comparaison s'applique aussi aux

deux nations elles-mêmes. » Je ne sais pas comment a réagi Rivarol, qui, à peu près à la même époque, affirmait dans son *Discours sur l'universalité de la langue française* : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. » C'est un inventaire des fiertés langagières des nations juxtaposées.

Johann Chapoutot : Vous avez raison de citer Rivarol. Lorsque l'on voit ce dialogue entre l'Allemagne moderne et contemporaine – depuis la Renaissance – et la Grèce antique, on peut être vexé en tant que Français. Cela va jusqu'à Heidegger qui écrit, dans les années 1930 : « On ne peut penser et philosopher qu'en allemand et en grec », certainement pas en français, ni en latin. Cela a donc quelque chose de vexant pour nous, mais ce qui s'installe à la Renaissance et qui est confirmé avec Humboldt : l'idée non seulement d'une homologie de structures sémantiques, syntaxiques, entre les deux langues, et en amont de cette homologie, l'expression d'une parenté presque physique des deux peuples. Si l'on parle de la même manière, si l'on pense de la même manière, c'est tout simplement parce que l'on est constitué de la même manière. Les Français ont préempté le modèle latin et la langue latine depuis longtemps, eh bien les Allemands, dans le procès de leur construction identitaire et culturelle nationale depuis la Renaissance, revendiquent la Grèce comme cousine et matrice.

Jean-Noël Jeanneney : Est-ce une réalité, une fiction, un mythe ? Au fond, ce n'est pas tellement important, une idée fausse devient un fait vrai. C'est ce que montre le livre d'Anthony Andurand *Le Mythe grec allemand*, qui est l'histoire d'une affinité élective. Tout cela nourrit l'œuvre de beaucoup d'écrivains de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, en particulier la poésie, en particulier les romantiques. Pensons au poème de Friedrich Hölderlin qui s'appelle *Der Einzige*, c'est-à-dire *L'Unique*. On y entend parler du Christ, d'Héraclès...

Johann Chapoutot : Il y a beaucoup de choses à dire sur ce poème. D'abord, la question de l'enchaînement : « Je suis enchaîné à ces rives antiques », dit Hölderlin. Ce qui est intéressant, c'est qu'en 1936 une professeure de littérature allemande d'Oxford, Elizabeth Butler, publie un livre qui s'intitule *La Tyrannie de la Grèce sur l'Allemagne*.

Jean-Noël Jeanneney : Nous sommes trois ans après l'arrivée de Hitler au pouvoir.

Johann Chapoutot : C'est trois ans après, effectivement. Le titre ne manque pas de sel d'ailleurs vu le contexte actuel, *La Tyrannie de la Grèce sur l'Allemagne* – on aurait plutôt tendance à dire que c'est le contraire. Elizabeth Butler se fait l'historienne, en littéraire, de cette fascination allemande pour la Grèce dans le long terme, notamment pour le XIX^e siècle. *La Tyrannie de la Grèce*, c'est effectivement des Allemands qui sont enchaînés. Mais enchaînés à quoi ? Hölderlin dit « à d'antiques rives » et il ajoute « je vis là-bas », ce qui est quand même singulier, puisque aucun de ces poètes et penseurs-là n'a jamais mis les pieds en Grèce. Ils sont rivés à des antiques rives fantasmées, totalement imaginaires, à tel point que, dans les années 1960, lorsque Elfriede Heidegger, l'épouse de Martin Heidegger, propose à son mari d'aller faire un voyage en Grèce, croyant lui faire plaisir, celui-ci refuse : il ne veut pas y aller et surtout il ne veut pas confronter son mythe avec la réalité. Tous deux finissent par s'y rendre et Heidegger revient avec un récit intéressant traduit en français d'ailleurs, *Aufenthalt* (Séjour).

Jean-Noël Jeanneney : On est toujours plus libre de parler de quelque chose que l'on ne connaît pas. Ça me fait penser à Tristan Bernard qui, quand il rendait compte de livres, disait qu'il ne les lisait jamais, de peur d'être influencé.

Johann Chapoutot : C'est une bonne méthode critique de recension, en effet, et plus répandue qu'on ne le croit.

Jean-Noël Jeanneney : Quoi qu'il en soit, ces écrivains, ces poètes font assaut de « grécité ». Deux exemples. Schiller écrit à Goethe, pour son anniversaire, en 1794 : « Vous êtes né allemand, et votre esprit grec s'est trouvé jeté dans notre monde septentrional. Il vous a donc bien fallu soit vous résigner à devenir vous-même un artiste du Nord, soit travailler par l'imagination et vous créer de toutes pièces, de toutes pièces, c'est bien cela, vous créer une Grèce par un acte de la raison et l'enfanter en quelque sorte du dedans au-dehors » : Schiller décerne à Goethe la prime de la « grécité ». Mais Schiller n'est pas en reste, car il a reçu de Humboldt, dont nous parlions, cet hommage qui est devenu désormais assez convenu : « Ce par quoi vous vous apparentez tant aux Grecs est la pure génialité, l'esprit poétique authentique. » On voit que le thème de la parenté court comme un fil rouge à travers toute l'œuvre de cette génération.

Johann Chapoutot : Il faut voir où vivent Schiller et Goethe. Ils vivent à Weimar qui est un petit bijou de culture et de beauté architecturale. Cette ville est parsemée de temples grecs : vous en avez un au centre-ville, vous en avez un autre dans le *Goethepark* – le parc de Goethe. Ces petites imitations du Parthénon ont été construites, au XVIII^e siècle, par le prince mécène de Weimar, qui a fait venir Schiller, Goethe, etc., pour constituer une sorte d'Athènes allemande au cœur de la Thuringe, et dont nous voyons encore aujourd'hui la beauté.

Jean-Noël Jeanneney : Cette influence architecturale se lit encore, en effet, en Allemagne aujourd'hui. On peut citer, par exemple, la porte de Brandebourg à Berlin, ou bien cette fameuse Walhalla construite en Bavière, qui est un temple dorique.

Johann Chapoutot : C'est important, c'est très clairement une réplique du Parthénon et un projet de Louis I^{er} de Bavière que de constituer une forme de panthéon – mot grec, là encore – de la nation allemande. Les grands esprits de la nation allemande y sont représentés, par des bustes, et pour lieu, pour châsse de cette collection de bustes, on a construit un Parthénon. C'est dans une vallée non loin de Munich et Regensburg (Ratisbonne), que l'on peut voir ce temple grec, très impressionnant car construit à l'échelle.

Jean-Noël Jeanneney : La Bavière est importante dans l'histoire que nous évoquons ce matin, celle des relations entre Grèce et Allemagne, puisque le premier souverain de la Grèce, après que ce pays a acquis son indépendance par rapport à l'Empire turc, ce premier souverain est bavarois.

Johann Chapoutot : C'est un Wittelsbach que les puissances européennes ont placé sur le trône de la Grèce, récemment libérée grâce à une mobilisation de volontaires qui furent les Brigades internationales des années 1820...

Jean-Noël Jeanneney : Avec Byron comme personnage tutélaire.

Johann Chapoutot : Absolument, avec le mythe de Missolonghi, avec cette grande épopée de volontaires philhellènes qui ont permis d'aider le peuple grec. Au même moment, Louis I^{er} transforme Munich, sa capitale, en ce qui va devenir « Athènes sur l'Isar ». C'est le surnom de Munich désormais.

Jean-Noël Jeanneney : Alors, on choisit Otton I^{er} qui arrive en Grèce, et il constitue un truchement entre les deux peuples. L'histoire de son adaptation et des limites de son adaptation n'est pas sans intérêt : il s'habille avec le costume national grec, mais n'accepte pas d'être orthodoxe.

Johann Chapoutot : La question de la religion est importante, puisqu'il reste catholique. Il faut savoir qu'en Bavière on est catholique de manière très rigoureuse et sans compromission.

Jean-Noël Jeanneney : Encore aujourd'hui.

Johann Chapoutot : Encore aujourd'hui, ce qui d'ailleurs signe la spécificité de la Bavière, en Allemagne...

Jean-Noël Jeanneney : Et peut-être du parti conservateur, CSU, par rapport à la CDU.

Johann Chapoutot : Par ailleurs, Otton I^{er} a une conception absolutiste du pouvoir, qui est celle des Wittelsbach depuis la Contre-Réforme. Il tente d'imposer cela à des Grecs qui viennent de se libérer du joug ottoman et qui n'entendent pas passer d'une tyrannie à une autre. Cela aboutit, trente ans plus tard, à une révolution et à la déposition d'Otton...

Jean-Noël Jeanneney : ... qui est remplacé, à ce moment-là, par un prince venu du Danemark.

Johann Chapoutot : On a d'abord pensé à plusieurs familles princières allemandes, et finalement, c'est un membre de la famille royale danoise.

Jean-Noël Jeanneney : Est-ce qu'il reste, encore aujourd'hui, des traces de ce que l'on appelait, à l'époque, la « bavarocratie » ?

Johann Chapoutot : Il y a toujours une affinité élective, notamment en termes de symboles. Par exemple, les couleurs de la Bavière sont les couleurs mariales – du bleu et du blanc –, ce sont également les couleurs de la Grèce, de sorte que, lorsque les touristes allemands arrivent en Grèce, ils sont un peu chez eux. Cela s'explique par le long terme culturel de la relation germano-grecque, mais également par cette histoire des Wittelsbach en Grèce.

Jean-Noël Jeanneney : Le contraire n'est peut-être pas toujours vrai, quand les Grecs voient arriver les Allemands ?

Johann Chapoutot : Les touristes allemands sont une source considérable de revenus, les Grecs en sont conscients. Par ailleurs, les immigrants grecs qui s'installent en Allemagne sont plutôt très bien reçus.

Jean-Noël Jeanneney : Cette époque nous intéresse également parce que c'est le premier moment où surgissent de grandes difficultés à rembourser la dette. En effet, une dette a aidé la monarchie à s'installer et on s'aperçoit, dès ce moment-là, qu'il y a en particulier un grand manque, c'est celui du cadastre. C'est toujours le cas, apparemment.

Johann Chapoutot : Il y a le problème de la dette, il y a également celui de la monnaie. En 1865 est créée l'Union latine, système de parité monétaire entre la Suisse, la Belgique, la France, la Grèce et l'Italie. On le voit encore aujourd'hui, quand on est un peu numismate, les formats étaient les mêmes, ainsi que les pièces d'or et d'argent.

Jean-Noël Jeanneney : Là, il y a évidemment une concordance des temps ?

Johann Chapoutot : Absolument, puisque c'est la première monnaie commune européenne.

Jean-Noël Jeanneney : C'est une monnaie commune, mais pas unique, c'est-à-dire que l'on n'a pas les mêmes pièces dans la main.

Johann Chapoutot : De fait, on a les mêmes pièces en termes de format et de poids, bien que les inscriptions changent d'une nation à l'autre, mais ce sont exactement les mêmes pièces d'un pays à l'autre. Cela a été pensé exprès dans la grande vague de libéralisation et d'optimisme économique du Second

Empire, des années 1860. Le problème, c'est que l'État grec a triché sur la valeur de la monnaie, puisque, au lieu de titrer de manière exactement identique les pièces d'or, notamment, eh bien ils ont titré de manière inférieure ; la monnaie grecque était donc dévaluée et ne pouvait pas être échangée contre la monnaie française, suisse ou belge, par exemple.

Jean-Noël Jeanneney : Et le fisc est impuissant ?

Johann Chapoutot : Le fisc est impuissant, et vous parliez du cadastre aussi, très justement. Il faut savoir que l'histoire de l'État en Grèce est une histoire conflictuelle et difficile, puisque, très clairement, pour les Grecs, l'État est un élément étranger, une dictature extérieure, c'est l'État ottoman. Tout ce qui a trait à l'État pose un problème culturel. Heinz Wismann l'a très bien montré. Dans la relation germano-grecque, il y a une forme de mimétisme, de specularité, d'ambivalence tout simplement ; les Allemands disent : « Nous, nous n'avons pas eu d'État pendant longtemps, nous l'avons créé en plusieurs étapes : 1871, 1945/48/49, et de nouveau en 1990, mais nous l'avons fait. Vous les Grecs, qui n'avez pas d'État, ou pas d'État digne de ce nom, faites donc l'effort que nous avons fourni. »

Jean-Noël Jeanneney : Il existe un autre aspect de cette histoire. Le poème de Hölderlin évoquait Olympie : il y a les fouilles allemandes en Grèce, et les Allemands y consacrent beaucoup d'argent, notamment après l'unité de 1871. Les archéologues allemands sont extrêmement actifs, bien plus que les Français, qui fouillent dans la région de Delphes. Je suis tombé, l'autre jour, sur un article de Georges Clemenceau dans *La Dépêche de Toulouse*, vers 1900, où il déplore cette insuffisance de l'action française, bien que l'École française d'Athènes, fondée au milieu du XIX^e siècle, soit dynamique. Clemenceau regrette que les

Français consacrent moins d'argent que les Allemands, qui sont très efficaces du côté d'Olympie. Il y a Schliemann aussi, l'homme de Troie.

Johann Chapoutot : Quand Hölderlin disait : « Je vis là-bas, sur ces antiques rives », ce n'était pas vrai pour les poètes et les penseurs – comme on dit en allemand –, mais vrai pour les archéologues. Des aventuriers à la Schliemann, fascinés par le mythe de Troie, vont faire des fouilles.

Jean-Noël Jeanneney : Schliemann est un personnage considérable dans cette histoire, très romanesque.

Johann Chapoutot : Oui, très romanesque, et surtout très contesté scientifiquement.

Ce que Schliemann a fait de manière scientifiquement très contestable, l'État allemand, après 1871, a tenté de le faire de manière très encadrée et budgétée avec la création de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, qui est une copie, au fond, de ce que les Français ont fait quelques décennies auparavant avec l'École française d'Athènes (EFA), qui existe toujours et qui est une institution remarquable et très prestigieuse. Les Allemands ont fondé l'Institut archéologique allemand, mais ils ont également diligenté des campagnes de fouilles très importantes, notamment à Olympie, fouilles qui s'interrompent aux alentours de la Première Guerre mondiale puis qui reprennent un peu plus tard, dans les années 1930.

Jean-Noël Jeanneney : On doit évoquer cette Première Guerre mondiale, qui a été évidemment marquée par des affrontements entre Grecs et Allemands.

Johann Chapoutot : La Première Guerre mondiale est un épisode d'affrontements, surdéterminé par la relation à la Turquie. Les Allemands sont des alliés de longue date de l'Empire ottoman, et ce, pour nombre de raisons géostratégiques, diplomatiques, économiques... Et évidemment, en raison de

leur histoire, les Grecs ne sont pas des amis de la Sublime Porte. La Première Guerre mondiale, c'est effectivement un affrontement germano-grec par le truchement de la Turquie.

Jean-Noël Jeanneney : La Grèce hésite : faut-il rejoindre l'Entente ou les puissances centrales ? Elle finit par choisir l'Entente, en 1917, après bien des déchirements. Passons, et arrivons-en à ce moment fondamental dont on voit encore émerger les conséquences au quotidien dans les sensibilités grecques et allemandes ; voyons ce qui advient avec les nazis, puisque, là, on est en plein dans la mythologie. Vous citez, dans *Le Nazisme et l'Antiquité*, ce mot de Paul Valéry qui me paraît très adapté : « Franchi trois ou quatre mille ans en deçà de notre naissance, on est en pleine liberté, c'est pourquoi il m'est arrivé d'écrire certain jour : au commencement était la fable. » Pour ouvrir ce chapitre de notre conversation, je voudrais vous faire entendre Pierre de Coubertin, l'homme qui a redonné vie aux Olympiades de l'Antiquité. Il se trouve que, par une décision qui remonte à la république de Weimar – en 1931, si je ne me trompe –, les jeux Olympiques vont avoir lieu, en 1936, à Berlin, trois ans après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Pierre de Coubertin, qui est le grand initiateur de ce renouveau qu'est la réapparition des J.O. au xx^e siècle, s'exprime de la sorte, en 1935. Vous allez voir qu'il n'avait pas à l'égard de l'hitlérisme des sentiments très farouches.

Voilà une présence de l'Antiquité, romaine et grecque, qui est probablement rêvée, mais qui est en soi un sujet de réflexion. On en voit la trace dans le préambule du fameux film de Leni Riefenstahl *Les Dieux du stade*, où, avant le générique, on peut apercevoir toutes les statues possibles évoquant cette période.

Johann Chapoutot : Oui, l'archive de Pierre de Coubertin est intéressante, et ce, à plusieurs titres. D'abord, parce qu'elle

dit quelque chose de l'attitude des élites européennes vis-à-vis du nazisme à l'époque. On a parlé récemment – concordance des temps, là encore – des saluts nazis effectués par la famille royale britannique en 1934. Les élites européennes, conservatrices, n'avaient pas grand-chose à reprocher au nazisme : Hitler est quelqu'un de tout à fait fréquentable et convenable, c'est quelqu'un qui a détruit les syndicats, qui a détruit la gauche, qui a permis à l'Allemagne de devenir un pays hautement rentable économiquement et financièrement. D'ailleurs, le régime nazi est un régime qui vit à crédit, c'est un régime extrêmement dépensier, qui n'a aucun problème à trouver des prêteurs financiers, mais aussi des prêteurs symboliques, en termes de réputation. Par ses déclarations, Pierre de Coubertin agit comme un légitimateur du nazisme, de la même manière que, peu ou prou, trois ans auparavant, le Vatican a installé diplomatiquement le Troisième Reich grâce au concordat de juillet 1933 : on est exactement dans la même logique. Coubertin remercie et salue le peuple allemand, ainsi que ses dirigeants, pour l'organisation des Jeux. Ce qui est intéressant, comme vous l'avez rappelé, c'est que les Jeux ont été attribués à l'Allemagne par le CIO en 1931 et que, à partir de 1933, la question s'est posée de les maintenir en Allemagne. Le gouvernement allemand était réticent à l'origine, mais Goebbels a attiré l'attention de Hitler sur les bénéfices à retirer en termes de propagande. Hitler, convaincu par Goebbels, a obtenu l'aval du CIO, en échange de la reprise des fouilles allemandes à Olympie, et c'est le cas dès 1934, avec des campagnes dirigées par un archéologue remarquable qui s'appelle Hans Schleif. Ce dernier entre, à ce moment-là, dans la SS, puis, en six mois, il passe de la position de jeune docteur sans poste au statut de professeur des universités.

Jean-Noël Jeanneney : C'est aussi le moment d'évoquer le développement du mythe qu'installe Hitler – contre un certain nombre de nazis au début, mais qui se sont vite inclinés –, le mythe de la nordicisation de la Grèce. Autrement dit, cette insistance mise sur les yeux bleus, sur les cheveux blonds... Il existe une étude, que vous relevez, sur les cheveux blonds chez les peuples indo-germaniques de l'Antiquité.

Johann Chapoutot : Oui, c'est un ouvrage publié en 1936, par un anthropologue très célèbre, professeur à l'université de Berlin. Il recense, en faisant la synthèse des travaux de ses étudiants, tous les textes antiques qui évoquent des personnages de fiction, mythologiques, historiques ou religieux, portant cheveux blonds et ayant des yeux bleus. La conclusion de cette synthèse est que les élites divines, aristocratiques, religieuses, mythologiques de la Grèce étaient blondes aux yeux bleus, *ergo* les Grecs sont des Germains. Selon le récit historique nazi, les civilisations méditerranéennes – Grèce et Rome – ont été fondées par des tribus germaniques, émigrées du Nord, qui se sont installées dans le Sud. Autrement dit, les Germains qui sont demeurés dans le Nord sont restés « des demeurés » – au sens double du terme –, Hitler le dit très clairement. Cette fable repose sur la « théorie des climats » : le climat n'a pas permis le développement de leurs facultés alors que, grâce au climat de la Méditerranée, les Germains qui sont devenus les Grecs et les Romains des origines ont pu opérer une forme de photosynthèse culturelle grâce à l'air agréable et au soleil de Méditerranée.

Jean-Noël Jeanneney : Il faut renvoyer au livre récent et tout à fait digne d'attention de Jean-Paul Demoule sur le mythe indo-européen. Voilà un mythe extraordinairement plastique dont on a pu faire, de décennie en décennie, un peu ce que l'on voulait, non ?

Johann Chapoutot : C'est un livre très important que celui de Jean-Paul Demoule, parce que c'est une somme qui n'existait pas jusqu'alors. Les nazis tordent le bras au mythe indo-européen. « Le mythe indo-européen », le mot veut bien dire ce qu'il veut dire, il repose sur l'hypothèse que ce sont des populations originaires des hauts plateaux de l'Inde venues en Europe pour créer la civilisation blanche. Or les nazis renversent les flux migratoires ainsi que cette vision de l'Histoire. Ce n'est plus *Ex oriente lux*, comme l'écrivait Hegel – c'est de l'Orient que vient la lumière, c'est de l'Inde que vient la civilisation, le chemin de l'esprit et du monde va de l'est vers l'ouest –, mais désormais *Ex septentrione lux* – c'est du nord que viennent la lumière et la civilisation. Vous avez dans les manuels scolaires du Troisième Reich des cartes très explicites de l'Eurasie montrant un foyer nordique – Nord de l'Allemagne et Sud de la Scandinavie – et des flèches allant vers l'actuelle France, donc les Celtes, les Romains, les Grecs. On observe donc des flux migratoires qui viennent peupler ces zones-là et qui, à partir du nord, diffusent la lumière – *lux* – de la civilisation.

Jean-Noël Jeanneney : Cette mythologie se traduit d'ailleurs de façon très concrète. Il y a les fameuses statues de nus néo-grecs d'Arno Breker, qui a été un sculpteur célèbre à cette époque, y compris en France, il y a eu une exposition Paul Troost au Grand Palais : les photographies de l'époque montrent une bonne partie de l'*intelligentsia* française venant lui rendre hommage. Il y a également l'architecture néo-dorique de Troost, et puis tous les édifices néo-romains d'Albert Speer, qui a été le grand architecte de Hitler.

Johann Chapoutot : Ce style néo-antique est important, parce qu'on le trouve un peu partout à l'époque. Depuis les années 1920, il y a une sorte de *revival* de l'Antiquité, pas seulement en Allemagne mais partout en Occident. Mais il

revêt une fonction qui n'est pas que cosmétique dans l'Allemagne nazie, mais aussi ontologique : il s'agit de dire que l'Allemagne fait de la statuaire néo-grecque et de l'architecture néo-romaine, car les Grecs et les Romains sont des Germains. Il y a donc un lien ontologique, et non pas seulement purement esthétique, c'est un lien véritablement de race, Hitler le dit dès *Mein Kampf* : il y a les Grecs, les Romains et les Germains, mais on ne doit pas se laisser égarer par les différences des temps, et les différences des noms, c'est une même race qui combat pour son existence depuis des millénaires.

Jean-Noël Jeanneney : Vous avez d'ailleurs déniché un texte assez surprenant où Hitler dit : « Au cas où, par malheur, notre entreprise millénaire rencontrerait un échec, cela fera de magnifiques ruines. »

Johann Chapoutot : De telle sorte que, dans le programme architectural nazi confié tout d'abord à Troost puis à Speer – puisque Troost meurt en 1934 –, le ruinisme est un programme, la ruine est déjà prévue, voire désirée, c'est-à-dire que Hitler demande à Speer de construire des édifices avec des matériaux et une architectonique tels que les ruines de ces édifices ressembleront à des ruines romaines. Speer s'exécute, il construit des essais, les fait dynamiter, puis fait ensuite des croquis en les recouvrant de lierre et les présente à Hitler, qui est très content puisque, de fait, les ruines de ces édifices ressemblent à des ruines romaines. Autrement dit, ce qui est important avant tout, c'est le Reich de mille ans, mais, une fois que ce Reich de mille ans n'est plus possible – et Goebbels le dit très explicitement au printemps 1945 –, ce qui compte désormais c'est un mythe de mille ans pour les siècles des siècles.

Jean-Noël Jeanneney : Ce mythe et cette tendresse pour une Grèce rêvée n'ont pas empêché que l'occupation de la

Grèce par les troupes nazies ait été l'une des plus épouvantables. À l'origine, Hitler ne souhaitait pas faire la guerre en Grèce, mais Mussolini s'y est engagé pour montrer que lui aussi était un personnage capable de grands coups d'épée, de grands coups d'éclat. Il s'est ensuite embourbé, et Hitler a été obligé d'envoyer des troupes – ce qui d'ailleurs l'a affaibli sur le front de l'Est, mais cela est une autre histoire.

Johann Chapoutot : L'historien Mark Mazower a très bien montré dans son livre (traduit en français), *La Grèce d'Hitler*, le caractère littéralement épouvantable de cette occupation. C'est quelque chose qui m'était apparu lorsque je faisais mes recherches : j'ai fait des sondages dans la presse allemande, en avril 1941, au moment de l'attaque contre les Balkans et la Grèce ; attaque qui, comme vous l'avez dit, n'était pas prévue, les Allemands y sont allés de manière subsidiaire et supplétive puisque les Italiens étaient censés sécuriser la zone, à l'origine. De plus, Hitler voulait attaquer l'URSS beaucoup plus tôt...

Jean-Noël Jeanneney : À la grande irritation de Hitler, d'ailleurs...

Johann Chapoutot : En regardant la presse de l'époque – presse écrite mais aussi actualités cinématographiques –, j'ai vu que les deux étaient liés, le mythe d'un côté et la réalité atroce de l'autre. C'est parce qu'il y a une surévaluation incroyable de cette Grèce fantasmée – par l'enseignement, par la culture – que les anthropologues, soldats, policiers, administrateurs venus en Grèce et s'attendant à voir des Apollon et des Aphrodite à tous les coins de rue n'ont trouvé – je cite la presse allemande – que « de petits Levantins crépus » et, à la place du Parthénon, des routes non goudronnées et poussiéreuses. Le mythe s'est retourné en expérience de la réalité, c'est le revers de la médaille. Je pense, et j'en avais discuté avec Mark Mazower, qui en était d'accord avec moi,

que la dureté extrême de l'occupation allemande est liée à un racisme profond, activé par cette déception « mythologique » ressentie par les Allemands arrivés sur place.

Jean-Noël Jeanneney : Pour évoquer l'ambiance qui fut celle de cette Grèce occupée par les nazis, voici l'extrait d'un entretien de Jeanne Séféris-Tsatsos avec Olivier Germain-Thomas dans *Les Nuits magnétiques* sur France Culture, le 28 mars 1978. Jeanne Séféris est la sœur de Georges Séféris, diplomate et grand poète grec, qui a eu le prix Nobel en 1963.

Johann Chapoutot, on voit bien dans cette archive à quel point la résistance grecque a été d'une détermination et aussi d'une efficacité hors de pair. Elle s'incarne très bien dans la personnalité du colonel Stavros, interprété par Anthony Quinn dans *Les Canons de Navarone*, de Lee Thompson. On voit bien comment un commando est allé prendre des canons pour permettre des mouvements de troupes sur la mer.

Johann Chapoutot : Ce qui est frappant dans ce témoignage, c'est qu'il livre un écho très assourdi de ce qu'a été l'horreur de l'occupation allemande en Grèce. Horreur, pourquoi ? Vous venez de le dire, parce que c'est une zone très épineuse et stratégique pour les Allemands ; c'est une tête de pont possible à cause de la puissance de la Royal Navy, c'est une tête de pont possible pour les Britanniques et pour les Alliés, pour mettre le pied sur le continent. Dès lors que l'occupation n'était pas prévue – les Italiens devaient sécuriser la zone et pas les Allemands –, c'est un coût en temps, en hommes et en moyens qui est inacceptable aux yeux des nazis, qui, s'ils éprouvent en plus des difficultés, se fâchent vraiment. Je parlais d'un écho très assourdi, car l'occupation allemande de la Grèce est jalonnée de massacres : en 1943, c'est le massacre de Lingiades – on va y revenir avec Joachim Gauck –, le massacre de Kalavryta... Ce sont des massacres perpétrés

non pas par la SS, mais par la Wehrmacht qui fait face à des activités de résistance, de partisans selon le terme employé à l'époque, voire de « terroristes » selon la terminologie allemande. Ces activités-là font l'objet de répressions terribles, une politique de la terre brûlée que l'on connaîtra en France, un an plus tard, avec Oradour-sur-Glane.

Jean-Noël Jeanneney : D'ailleurs, plus l'historiographie progresse, plus s'estompe l'opposition que l'on nous apprenait à l'école entre les SS dénoncés comme épouvantables et la Wehrmacht gardant un certain nombre de valeurs traditionnelles, et presque chevaleresques, de l'armée allemande.

Johann Chapoutot : Ce qui est terrible, c'est que les soldats de la Wehrmacht et les officiers qui agissent ainsi ont l'impression d'agir en toute bonne foi et d'être dans leur bon droit, puisqu'ils sont l'objet de pratiques illégales de la part des partisans. Lingiades c'est 82 morts, Kalavryta c'est 674 morts, tout cela en 1943. Il y a aussi, le 10 juin 1944, au même moment qu'Oradour, le massacre de Distomo. Si la SS a été criminelle, la Wehrmacht l'a été aussi, et à ses yeux pour de très bonnes raisons. De manière générale, ce qui s'est passé dans les Balkans et en Grèce a été affreux.

Jean-Noël Jeanneney : On comprend dès lors que, dans les périodes récentes, et en particulier depuis quelques années, quelques mois, ce souvenir puisse surgir de manière extrêmement présente dans les relations entre l'Allemagne et la Grèce, sujet de notre émission ce matin.

Johann Chapoutot : Plusieurs gouvernements grecs ont réclamé après la guerre des réparations non seulement pour les massacres commis, mais aussi pour les emprunts forcés, les pillages, les prédatons, etc., que les Allemands ont perpétrés en Grèce. Il faut voir que le Troisième Reich est une économie de prédation, une économie de crédit, de spoliation/prédation

et que la Grèce n'a, évidemment, pas échappé à cette mise en coupe réglée, à ce saccage et à cette coupe claire que les nazis ont effectuée à peu près dans toute l'Europe.

Jean-Noël Jeanneney : D'où une famine épouvantable...

Johann Chapoutot : D'où une famine atroce...

Jean-Noël Jeanneney : Cinq cent mille morts, nous dit-on.

Johann Chapoutot : Oui, et d'où ensuite un héritage terrible, qui aboutit à une guerre civile affreuse après 1945. Le coût de l'occupation en Grèce – humain, culturel, économique – est incomparable avec ce qui a pu se passer en France. Disons que ce qui s'est passé en France, en mai-juin 1944, avec Oradour-sur-Glane, Dortan, Maillet, et tous ces villages martyrs, a été une exception au fond, au moment des grandes difficultés issues du débarquement, mais cela a été la règle en Grèce pendant toute l'occupation de 1941 à 1944.

Jean-Noël Jeanneney : Si on ne se rappelle pas cela, on ne peut probablement pas comprendre la vigueur des protestations contre l'Allemagne, que l'on a observées en particulier lors de la visite d'Angela Merkel en Grèce, en octobre 2012, avec ces affiches où on pouvait lire : « Dehors le quatrième Reich ! », par exemple.

Johann Chapoutot : La réactivation de cette mémoire n'est pas étonnante dans le contexte que vit la Grèce. Contexte social épouvantable, avec des fermetures d'hôpitaux, la réapparition d'une forme de famine ; on ne se soigne plus dans de grands secteurs de la population. Autrement dit, la situation sociale concrète, la vie quotidienne concrète des Grecs aujourd'hui rappelle nécessairement ces temps de privation, de famine et de malheur qu'ont été les années d'occupation de la Seconde Guerre mondiale.

Jean-Noël Jeanneney : Je voudrais que nous terminions cette émission, Johann Chapoutot, en évoquant la complexité des relations entre l'Allemagne et la Grèce à partir des années 1950, avec la grande question des dettes, elle-même marquée par le souvenir des dettes interalliées, dans les années 1920.

Johann Chapoutot : Effectivement, après 1945, on se targue à tous niveaux – en termes de politique économique, de politique sociale et de relations diplomatiques – d'avoir tiré des échecs de l'entre-deux-guerres, de la SDN, des réparations et de la compensation des dettes interalliées toutes les leçons souhaitables. Après 1945, on estime par ailleurs que l'Allemagne, qui est en ligne de front vis-à-vis du bloc communiste, ne doit surtout pas tomber, du point de vue allié, du point de vue de l'OTAN, dans le giron de l'URSS et du bloc communiste...

Jean-Noël Jeanneney : On est tout près de la Yougoslavie, tout près de l'Albanie. À l'époque la question s'est vraiment posée, on l'oublie aujourd'hui...

Johann Chapoutot : Absolument. Pour ce qui est de l'Allemagne donc, il y a eu le plan Marshall, mais aussi cet accord de Londres, en 1953, qui est une annulation des dettes de l'Allemagne.

Jean-Noël Jeanneney : Il faut s'attarder un instant sur cet accord, car il est de grande importance pour la suite.

Johann Chapoutot : D'autant plus que participent, évidemment, à cet accord tous les créanciers de l'Allemagne de l'époque, et notamment la Grèce, qui, pour des raisons politiques et géostratégiques, voulait éviter que l'Allemagne, par misère sociale, ne tombe dans le giron communiste ; c'est la logique du plan Marshall. La Grèce fait l'effort d'annuler toutes ses créances à l'égard de l'Allemagne. Ce geste

magnifique a permis – les Allemands doivent s’en souvenir aujourd’hui, tout de même – la reconstruction de l’Allemagne et ce supposé miracle économique dont les Allemands sont si fiers.

Jean-Noël Jeanneney : Daniel Cohn-Bendit, par exemple, a volontiers rappelé cette histoire de l’annulation des dettes, dans la conjoncture actuelle. Il y a néanmoins une réserve, pour le cas où l’Allemagne serait réunifiée par un traité...

Johann Chapoutot : Effectivement. Juridiquement, les services du gouvernement allemand se sont penchés sur cette question, après la revendication grecque, revendication qui, d’ailleurs, a été soutenue par le président de la République fédérale allemande, Joachim Gauck, qui a dit, le 2 mai 2015, que l’Allemagne avait des réparations à payer à la Grèce. Ce n’est pas rien, c’est le président de la République fédérale et par ailleurs c’est une immense autorité morale. L’argumentation des juristes du gouvernement est de dire que le traité « 4 + 2 » de 1990 crée un autre État qui n’est plus la RFA, qui n’est plus le Troisième Reich et que donc l’Allemagne réunifiée n’a pas à assumer la succession juridique, comme on dit en allemand, et donc les dettes d’États antérieurs.

Jean-Noël Jeanneney : C’est d’ailleurs une des raisons pour lesquelles, semble-t-il, le chancelier Kohl aurait décidé qu’il n’y aurait pas de traité pour la réunification, ce qui aurait risqué de faire tomber l’Allemagne dans la situation évoquée par les accords de 1953.

Johann Chapoutot : C’est exact.

Jean-Noël Jeanneney : Vous parlez du président Gauck, qui est une autorité morale – on ne le connaît pas toujours en France, où on se focalise sur la chancelière –, mais cer-

tains présidents de la République fédérale d'Allemagne, puis aujourd'hui de l'Allemagne, ont beaucoup compté ; je pense à von Weizsäcker, par exemple. Le président Gauck a fait une visite en Grèce, en mars 2014, où il a prononcé des paroles qui ont évidemment beaucoup frappé, de regret, de repentance, d'excuses...

Johann Chapoutot : Discours très émouvant où Gauck dit : « Ce que des criminels puis des responsables de l'Allemagne de l'après-guerre n'ont pas pu ou n'ont pas voulu dire [c'est intéressant parce qu'il met sur le même plan les criminels et les responsables de la RFA] je veux le dire aujourd'hui. Ce qui s'est produit à Lingiades en octobre 1943 a constitué une négation du droit brutal. Et c'est avec honte et douleur que je veux aujourd'hui, au nom du peuple allemand, demander votre pardon. » C'est une parole très émouvante, et très lourde de sens, de la part du président de la République fédérale qui, encore une fois, rappelle les paroles très fortes prononcées par Angela Merkel il y a quelques jours et que nous évoquions au début de cette émission : « Si nous devons nous excuser parce que nous aidons, ce n'est pas mon pays. »

Jean-Noël Jeanneney : C'est le même président Gauck qui est venu récemment avec le président Hollande à Oradour...

Johann Chapoutot : Oui, il a également participé à plusieurs cérémonies, notamment au Haut-Koenigsbourg, dans le cadre de la célébration du centenaire de la Grande Guerre.

Jean-Noël Jeanneney : Il n'empêche que ce geste, qui est d'une grande force, et, on peut le dire, d'un grand courage, n'a pas suffi à empêcher la violence des oppositions dans l'ordre économique ou financier, face aux problèmes de l'euro dans la crise grecque, sous le gouvernement Tsípras...

Johann Chapoutot : C'est pour cela que Joachim Gauck a dit cela. Il a demandé pardon, en mars 2014 puis, un an plus

tard, en mai 2015. Il est cohérent avec lui-même, et il affirme que l'Allemagne doit payer des réparations considérables à la Grèce pour les crimes commis dans le pays.

Jean-Noël Jeanneney : Vous pensez qu'il l'a fait en accord avec la chancelière ?

Johann Chapoutot : Non, je ne pense pas. C'était d'ailleurs une des craintes d'Angela Merkel que de voir Joachim Gauck élu président de la République. Elle a tout fait pour l'éviter...

Jean-Noël Jeanneney : Un autre l'avait battu, mais il a été obligé de démissionner, pour des raisons spécifiques...

Johann Chapoutot : C'était Wulff, qui était tout à fait transparent et insipide, et cela convenait très bien à la chancelière. Avec Gauck, c'est une tout autre chose, et cette initiative de mai 2015 fait partie de ces initiatives personnelles que la chancelière redoutait. Il n'y a donc pas eu d'accord, bien au contraire, vu que le vice-chancelier Sigmar Gabriel – du SPD – a très fermement contredit les paroles du président de la République fédérale.

Jean-Noël Jeanneney : Ce débat, cette controverse, n'ont pas été beaucoup relayé par la presse française...

Johann Chapoutot : Non et c'est dommage, parce que de manière générale, l'Allemagne est très peu connue en France. Nous avons très peu de germanistes, nous savons peu de choses sur l'Allemagne, nous parlons beaucoup – notamment en matière économique et maintenant sur la quasi-totalité du spectre politique – du modèle allemand sans savoir de quoi il retourne. On ferait mieux de s'intéresser de plus près à ce pays avant de dire des grosses bêtises. D'autre part, on ne voit pas les débats internes, sur l'austérité notamment, qui existent en Allemagne et qui sont même virulents. Il n'y a pas un ordolibéralisme ultra-dominant, mais des positions

divergentes. Dans la relation à la Grèce s'opposent d'un côté la chancellerie et le ministre des Finances et de l'autre le président la République fédérale, ce qui n'est pas rien, il faut le dire...

Jean-Noël Jeanneney : Certaines personnalités, Johann Chapoutot, incarnent cette sorte de continuité d'une histoire grecque en face de l'Allemagne. Je pense à ce personnage tout à fait digne d'intérêt qui s'appelle Manólis Glézos. Maintenant nonagénaire, il a été un très grand combattant de la résistance contre l'occupant nazi, militant communiste, et a incarné tout récemment cette protestation collective contre la dureté de la chancellerie et de son gouvernement, telle qu'elle a été perçue au printemps dernier.

Johann Chapoutot : Manólis Glézos a 93 ans, il est né en 1922. C'est une figure de combattant à vie, au fond, puisque, militant communiste, il a été résistant contre les nazis, et il s'est ensuite battu pendant la guerre civile grecque. Manólis Glézos a passé onze années de sa vie en prison, puisqu'il a aussi résisté contre les gouvernements de droite très musclés des années 1950, puis contre la dictature des colonels. À l'heure actuelle, il a été élu député Syriza au Parlement et au Parlement européen, soutien de Tsípras avec lequel il a rompu assez tôt puisqu'il estimait, dès février 2015, que ce dernier ne respecterait pas ses engagements auprès des électeurs. Désormais, Manólis Glézos a fait sécession et candidate pour le compte d'Unité populaire, ce parti qui s'est créé par scission de Syriza pour les élections de demain.

Jean-Noël Jeanneney : À 93 ans, que ce soit un exemple pour tous...

Johann Chapoutot : Manólis Glézos est une figure majeure. C'est l'homme qui, en mai 1941, décroche le drapeau nazi du Parthénon ; après des activités de résistance diverses, il

LES RELATIONS PASSIONNELLES ENTRE GRECS ET ALLEMANDS

a réussi cet exploit, qui lui a valu d'être condamné à mort, évidemment, par les occupants allemands. On voit toute la continuité non seulement de l'histoire grecque, mais également de cette dialectique germano-grecque qui nous a occupés dans cette émission.

Jean-Noël Jeanneney : C'est pourquoi j'ai souhaité que nous terminions sur cette très noble figure de Manólis Glézos. Merci, Johann Chapoutot, pour votre présence ce matin. Votre livre sur lequel nous avons fondé notre conversation s'intitule *Le National-socialisme et l'Antiquité*, paru aux Presses universitaires de France, en 2008.